



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

51 | automne 2006

L'Occident sur ses marges (VI^e-XI^e siècles)

Amadeo Feniello, *Les Campagnes napolitaines à la fin du Moyen Âge. Mutations d'un paysage rural*

Rome, École Française de Rome (Collection de l'École Française de Rome-348), 2005, 285 p.

Catherine Letouzey



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/1450>

DOI : [10.4000/medievales.1450](https://doi.org/10.4000/medievales.1450)

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 180-182

ISBN : 978-2-84292-193-4

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Catherine Letouzey, « Amadeo Feniello, *Les Campagnes napolitaines à la fin du Moyen Âge. Mutations d'un paysage rural* », *Médiévales* [En ligne], 51 | automne 2006, mis en ligne le 12 mars 2007, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/1450> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.1450>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Amadeo Feniello, *Les Campagnes napolitaines à la fin du Moyen Âge. Mutations d'un paysage rural*

Rome, École Française de Rome (Collection de l'École Française de Rome-348), 2005, 285 p.

Catherine Letouzey

- 1 Cet ouvrage reprend le thème traditionnel des rapports entre une ville capitale et son territoire, mais dans un cas bien particulier : celui de Naples et de son arrière-pays, dans un moment de crise, les XIV^e et XV^e siècles, période au cours de laquelle cet ensemble subit un vaste processus de transformation. Ce livre, texte remanié de la thèse de doctorat de l'auteur, relève un pari ardu. Tout d'abord, dans le cas de Naples, la crise des deux derniers siècles médiévaux s'est avérée particulièrement dévastatrice pour les campagnes. Or, pour A. Feniello, la réponse a été à la mesure de l'ampleur de la crise, par le biais d'un intérêt particulièrement précoce et soutenu de la ville pour son hinterland. Ainsi, l'homogénéité entre Naples et son territoire, apparue comme un fait naturel aux savants depuis le XVI^e siècle, remonte en réalité précisément à cette période de difficultés profondes de la fin du Moyen Âge, réévaluée par l'auteur grâce à une lecture plus approfondie des sources. Et c'est là certainement le cœur du défi relevé par A. Feniello : son ouvrage apparaît isolé dans une historiographie extrêmement limitée sur le sujet, tout simplement par manque crucial de sources, suite aux événements très mouvementés de l'histoire napolitaine. L'auteur a donc eu recours ici à des sources en majorité inédites, dont le noyau est constitué d'environ quarante manuscrits monastiques (inventaires, livres comptables, contrats de location ou de vente, principalement).
- 2 Dans une première partie, A. Feniello s'attache à reprendre dans le détail les fragments de sources qui présentent des exemples révélateurs d'une crise profonde du territoire napolitain aux XIV^e-XV^e siècles. Ces témoignages directs reprennent tous les éléments « traditionnels » de la crise de la fin du Moyen Âge dans les campagnes européennes, mais avec une concomitance et une virulence particulières dans le cas napolitain. L'état

de profonde dévastation et de violence généralisée du territoire napolitain est alors connu de tous : quand, en 1383, les cardinaux doivent se rendre de Nocera à Naples à la suite d'Urbain VI, ils décident de rejoindre la ville par la mer, préférant les dangers de celle-ci aux bandes organisées du plat pays (p. 30). A. Feniello décrit ainsi tous les éléments d'un paysage en crise : des villages vidés de leurs habitants et par conséquent non taxés, un retour des surfaces incultes, au point de réduire l'espace cultivé à « une série de fertiles oasis productives » (p. 71).

- 3 La reprise et la récupération ont été moins frappantes que les désastres. Elles se lisent dans le paysage. À partir de 1353, sur ordre royal explicite, les villages importants, stratégiques pour l'organisation et la défense du territoire, sont fortifiés, tandis que toutes les localités incapables de résister aux attaques sont détruites, et leurs habitants déplacés vers les centres mieux fortifiés. L'aspect des campagnes napolitaines change alors brutalement, avec une concentration et une rationalisation de l'organisation de l'habitat, qui adopte désormais des formes fermées et défensives, dont les traces marquent encore le territoire. L'acteur principal de cette militarisation des campagnes est celui que l'on attend en toute logique : le pouvoir royal. Mais son action pour une reprise économique fut en fait extrêmement limitée, essentiellement par manque chronique de liquidités. L'aristocratie napolitaine ne fut pas plus active : les tendances au repli et au conservatisme prédominent alors largement. La recherche de solutions nouvelles face à la crise vient d'acteurs moins attendus : les monastères. Il s'agit en fait de nouveaux monastères, rattachés aux Frères Mineurs ou aux Chartreux, et particulièrement favorisés par le pouvoir royal, tels que S. Chiara, la Maddalena, Campanora et S. Severino. Ces quatre monastères surent utiliser des noyaux de donations homogènes et ordonnés pour relancer le dynamisme de campagnes napolitaines en crise profonde.
- 4 L'action de ces communautés monastiques suivit essentiellement trois stratégies. Il s'agissait d'abord de garantir la survie des quelques « oasis productifs » ayant survécu à la crise, notamment la vigne. L'idée consista à réunir les petites unités productives parsemées sur le territoire, pour les concentrer et les intégrer dans un réseau plus organisé de production avec toute l'infrastructure nécessaire. Le deuxième but poursuivi était de réduire l'espace des zones vouées à l'abandon. Ces monastères furent par exemple à l'origine d'un défrichement de grande ampleur sur les flancs du Vésuve à la fin du xv^e siècle, qui transforma profondément le paysage agricole, d'espaces incultes en une série de vignobles rationnellement organisés, devenant l'une des zones les plus rentables de l'hinterland napolitain. C'est en effet dans une logique de spécialisation que se situe le dernier élément de la stratégie de développement de ces monastères : mettre l'accent sur les productions les plus rentables, en les orientant d'emblée vers l'exportation, d'où un privilège très net accordé au vin *greco*, le plus prisé à l'exportation, ou encore au lin, autre marchandise d'exportation traditionnelle de la région. Un seul monastère est à l'origine du développement à grande échelle de cette dernière production, celui de S. Chiara, qui suivit une logique très moderne de concentration verticale, supervisant toutes les étapes du cycle de production, non seulement jusqu'à la vente de la matière première, mais aussi jusqu'au commerce du textile lui-même (avec déjà un recours à la proto-industrialisation dans les campagnes). Malgré l'image négative laissée par les sources, il est alors impossible de parler pour le xv^e siècle d'un territoire napolitain « arriéré » (p. 217) : sa réorganisation en profondeur est au contraire à l'origine d'une reprise économique nette et d'une

intégration particulièrement précoce de la ville à son hinterland, notamment grâce à l'accent mis sur les productions de vin, de lin et d'alun.

- 5 La structure économique de ce territoire présente cependant un certain nombre de faiblesses, que l'auteur souligne dans une dernière partie. D'une part, cette économie fondée sur des productions aussi spécialisées et toutes orientées vers l'exportation devint extrêmement dépendante des oscillations du marché extérieur. Le cas de l'alun, seule intervention importante de type industriel réalisée par les souverains aragonais est significatif. À partir du milieu du xv^e siècle, la mine d'Agnano commence à être exploitée de façon moderne et rentable, et en vient même à inquiéter ses concurrentes directes, au premier rang desquelles les mines de Tolfa, propriété pontificale. Mais, au terme d'une série de tractations, la papauté parvient à soudoyer les adjudicataires de la mine d'Agnano pour faire fermer définitivement celle-ci, dans une logique évidente de monopole et suivant un système ultra-protectionniste. Naples est ainsi totalement incapable de rivaliser avec l'agressivité commerciale de ses concurrents. Cette grave situation de subordination vis-à-vis des étrangers se double d'un manque chronique de réinvestissement des fruits de la croissance dans le cycle économique ; et c'est là le deuxième lourd handicap napolitain souligné par A. Feniello : la frilosité des acteurs napolitains, cantonnés à une échelle locale et sans esprit d'entreprise, où le troc était encore de mise face à une balance commerciale locale très déséquilibrée. Le jugement d'A. Feniello est sans appel : « C'était un monde en définitive souvent incapable de dépasser ses propres limites et totalement subalterne par rapport au potentiel étranger » (p. 162). Or, même les monastères, dont l'attitude dynamique et la capacité d'adaptation aux exigences du marché contrastaient avec le reste des acteurs napolitains, ne furent pas à l'origine d'un effet de croissance généralisé pour l'économie napolitaine. S. Severino, qui tire énormément de profits de l'exportation du vin *greco*, réinvestit ainsi massivement l'argent dans une politique de prestige (agrandissement de l'*insula* monastique citadine), et non dans une logique de marché pure (en réinjectant cet argent dans l'économie locale). C'est certainement cette situation paradoxale de « croissance sans développement », qui « rend difficile la promotion d'un vrai développement au sens moderne » (p. 218), et explique que beaucoup de chroniqueurs du temps aient manqué ce redécollage en profondeur des campagnes napolitaines au xv^e siècle, et cette spécificité napolitaine d'une intégration précoce, et finalement durable, de la ville à son hinterland.
- 6 Au final, l'analyse astucieuse et originale d'A. Feniello a tout à fait relevé le défi lancé : l'abondance d'exemples précis montre combien il a su tirer finalement beaucoup d'une documentation lacunaire, sans jamais se départir d'une grande prudence d'interprétation, ce qui fait de cet ouvrage une belle leçon de méthodologie. Il se rattache nettement à une histoire économique et sociale du Moyen Âge qui se veut aujourd'hui particulièrement ouverte et variée dans ses méthodes d'approche. On relève notamment un poids évident du vocabulaire et des analyses géographiques : une connaissance très fine du territoire napolitain permet à l'auteur à la fois de combler le manque de sources, et de critiquer celles-ci quand il y a lieu. Le recours aux concepts économiques est également omniprésent, et s'oriente tout à fait dans le sens des études les plus récentes de l'histoire économique et sociale anglaise, représentées notamment par l'ouvrage de P. Schofield¹. Qu'il soit question de paysans dans le cas de P. Schofield, ou de grands établissements monastiques dans celui d'A. Feniello, l'image qui ressort, bien au contraire d'un « automne du Moyen Âge », est celle du dynamisme et

d'étonnantes capacités de réaction d'acteurs économiques dont on attendrait *a priori* le moins cette attitude (non pas le pouvoir central, ni les aristocrates ou de riches marchands entrepreneurs). Il y a là un rejet net de l'idée reçue de passivité et d'inertie de l'ensemble des acteurs économiques face aux difficultés du temps : tout comme aujourd'hui, il est possible de trouver des gens ou des institutions qui ont su réagir pour trouver les réponses les plus adéquates et rationnelles aux problèmes posés. Le pari présenté par l'auteur au début de cette étude très stimulante et renouvelée des rapports ville-campagne à la fin du Moyen Âge est incontestablement tenu. A. Feniello parvient à faire revivre, à partir d'une documentation particulièrement lacunaire, les campagnes napolitaines de la fin du Moyen Âge.

NOTES

1. P. SCHOFIELD, *Peasant and Community in medieval England, 1200-1500*, New York, 2003.